

# REVUE D'ÉCONOMIE POLITIQUE

---

## L'ÉCONOMIE POLITIQUE DE M. TARDE

---

Sous le titre de *Psychologie économique*, M. Gabriel Tarde publie un cours qu'il a professé au Collège de France en 1900-1901 <sup>1</sup>.

Ce n'est pas à proprement parler un traité d'économie politique, mais c'est une vue d'ensemble de la science économique.

Tous ceux qui, depuis les *Lois de l'imitation* (1890), suivent les progrès étonnants de la pensée de M. Tarde s'attendaient à ce livre, et en salueront la publication avec joie. A le voir préciser de plus en plus son système de sociologie générale <sup>2</sup> on se doutait bien qu'il ne manquerait pas de l'appliquer à ce domaine de la science sociale le mieux délimité, le plus profondément labouré et le plus fécond qui s'appelle l'économie politique.

Aussi bien, c'est pour M. Tarde un sujet de prédilection : chacun de ses ouvrages antérieurs y revenait par quelque chemin de traverse, et ce n'est pas la *Revue d'Economie politique* qui a perdu le souvenir de deux articles révélateurs sur la notion de valeur (1888), reproduisant la substance d'articles parus dans la *Revue philosophique* dès 1881, sous un titre rappelant celui auquel M. Tarde revient aujourd'hui <sup>3</sup>.

M. Tarde est un des esprits les plus originaux et les plus séduisants de notre temps. Philosophe, criminaliste, sociologue avant tout, il est également ici de la maison. Mais ne le fût-il pas, nous aurions mille raisons pour soumettre à une étude critique développée un livre qui renouvelle et bouleverse la plupart des notions

<sup>1</sup> *Psychologie économique*. Paris, Alcan (Bibliothèque de philosophie contemporaine), 1902, 2 vol. in-8°, 383 et 449 pp.

<sup>2</sup> Il en a fait lui-même un résumé. V. *Les lois sociales, esquisse d'une sociologie*. Paris, Alcan, 1 vol. in-16, 1898.

<sup>3</sup> *La psychologie en économie politique*.

importantes de notre science, qui ouvre sur bien des points des horizons insoupçonnés, qui rattache l'économie politique d'une manière si intime à la sociologie en général, qui lui assigne sa vraie place — j'allais dire qui la remet si magistralement à sa place.

Je voudrais faire partager aux lecteurs de cette *Revue* la joie très vive que j'ai eue à lire cet ouvrage, donner une idée précise de son contenu, marquer les traits caractéristiques qui le recommandent à leur attention — et aussi, en appeler à leur tribunal de quelques injustices commises, à mon sens, par l'auteur envers les économistes, et faire quelques rapprochements utiles, me semble-t-il, avec des théories déjà connues.

Je n'ai pas voulu donner le titre périlleux de *Traité* d'économie politique à l'ouvrage de M. Tarde, et je suis bien sûr qu'il se défendrait d'avoir voulu en écrire un. Cependant, on pourrait s'y méprendre, à lire les titres des chapitres : besoins, travaux, monnaie, capital, prix, crises, propriété, échange, association, population, ou les 140 pages du début, où l'auteur discute la nature de l'économie politique, ses divisions, son histoire.

Mais M. Tarde n'écrit pas de *traité*. Ce n'est pas sa manière. Ne lui demandez pas de prendre l'allure lente, posée, du pédagogue; les définitions en vedette, les classifications <sup>1</sup>, les divisions et sous-divisions, tout l'appareil usuel — et, il faut bien le dire, si utile à la clarté, à la facilité de l'enseignement, — semble lui répugner. Il écrit comme on cause, sur un thème dont il développe les modulations avec une virtuosité parfois déconcertante, mais toujours pleine de charme. Il se plaît à vous entraîner dans des digressions délicieuses, où vous perdez le fil de la conversation principale, et lui aussi. Il vous y ramène en disant tranquillement : « revenons à notre sujet », et vous ne regrettez pas plus que lui de vous en être écarté.

Non pas que M. Tarde manque d'ordre et de logique : il aime l'un et l'autre, et, à y regarder de près, il suit un ordre plus ou moins rigoureux et, à coup sûr, il a une logique très ferme et très serrée. Mais il a beaucoup d'idées. Pour un peu on dirait qu'il en a trop. Elles se pressent sous sa plume, et, ne voulant pas les laisser se perdre, il les suit avec complaisance, parfois tour à tour, parfois

<sup>1</sup> Il écrit quelque part : « Les esprits classificateurs, espèce nombreuse, ne me pardonneraient pas... ».

toutes ensemble. Nous ne nous en plaignons pas : c'est souvent dans ces aperçus à côté, envoyés en boutades, que nous saisissons tout d'un coup la profondeur et la pénétration prodigieuses d'un esprit ingénieux au suprême degré, chez lequel l'analyse et la synthèse s'allient en des proportions harmonieuses et rares.

Puisqu'il ne s'agit pas d'un traité, nous n'avons pas à faire un grief à M. Tarde de n'avoir pas tout approfondi, de n'être pas entré dans le détail de toutes les questions dont on s'occupe en économie politique. M. Tarde est essentiellement un esprit français et il ne faut pas le juger comme un esprit allemand. Il se contentera d'indiquer la voie, de donner les grandes lignes d'une explication. Il appellera démonstration ce que d'autres considéreraient comme un simple canevas.

Aussi, l'ouvrage contient en germe la matière de beaucoup de livres, l'amorce d'une série d'études complémentaires ; à bien des égards il est « suggestif » et laisse plutôt l'impression d'un commencement que d'un achèvement. Que de fois on tourne la page en disant : « c'est tout ? » étonné de le voir couper court.

La grande originalité et le haut intérêt de l'ouvrage, c'est le point de vue unique sous lequel l'auteur embrasse la science économique tout entière. Je ne dis pas qu'il y a là une méthode nouvelle, car à tout prendre, nous avons affaire à la vieille méthode déductive, éclairée et transformée, à vrai dire, par une érudition surprenante, qui sait mettre à profit l'histoire et la linguistique, l'ethnographie et la technologie, vingt sciences diverses. Mais l'auteur, « tenant fermement en main les principes sur lesquels se fonde, à son avis, la science sociale », essaie de tout voir, dans le vaste champ exploré par les économistes, d'un seul et même point de vue, celui qui est indiqué comme par un drapeau au titre de son livre : le point de vue psychologique. Il ne s'agit pas — a-t-on besoin de le dire — de psychologie individuelle, mais de psychologie sociale : l'auteur aurait voulu, nous dit-il, intituler son ouvrage : « Cours d'*interpsychologie* économique ». En d'autres termes, ce n'est pas dans l'âme de l'individu isolé que M. Tarde ira chercher l'explication des phénomènes économiques, mais dans les états d'âme qui résultent, dans chacun de nous, des actions et des réactions dues à notre vie en société.

M. Tarde prend soin de répéter, au début du premier volume, les considérations générales qu'il a si souvent développées dans ses

précédents ouvrages, et il n'est pas sans intérêt de voir ce que l'auteur a considéré comme essentiel.

Nous retrouvons tout d'abord sa définition de la société : « Une » communion mentale, un tissu d'actions inter-spirituelles, d'états » mentaux agissant les uns sur les autres, un groupe de jugements » et de desseins qui se contredisent ou se contrarient le moins possible, qui se confirment ou s'entr'aident le plus possible ».

On sait que la métaphore biologique sur laquelle est basée la conception de la société comme un organisme n'a pas d'adversaire plus déterminé que M. Tarde <sup>1</sup>. Pour lui, la dépendance mutuelle des membres d'une même société ne s'explique pas par la formation d'un « organe » ou d'un « organisme » supérieur. Le rapport fondamental d'homme à homme qui constitue le lien social élémentaire est un rapport de modèle à copie, un rapport d'imitation — naissant par action directe, comme de la mère à l'enfant, du supérieur à l'inférieur, du chef au sujet — ou par action indirecte, comme quand un auteur premier, inventeur d'une manière d'agir, de penser, de parler, laisse une empreinte commune aux individus composant un même groupe social.

On n'a pas oublié jusqu'où M. Tarde a poussé l'analyse de ces deux notions d'imitation et d'invention, avec quel bonheur il en a tracé les lois.

Il en rappelle quelques-unes : celle du rayonnement imitatif des exemples, celle de « l'amplification historique » en vertu de laquelle tout phénomène social, toute société même, a une tendance à l'expansion universelle.

Il renouvelle aussi ses belles généralisations philosophiques sur la répétition universelle, sur l'adaptation et sur l'opposition à laquelle il a consacré un livre si déroutant <sup>2</sup>. C'est une de ses plus vieilles idées, que l'imitation n'est, dans le monde social, qu'une forme de la répétition universelle, qui se présente également dans le monde biologique, sous l'aspect de la génération, et dans le monde physique, sous l'aspect de l'ondulation. De même, il y a un

<sup>1</sup> V. le début des *Lois de l'imitation* et nombre de passages dans tous ses ouvrages. L'un d'eux et des plus intéressants, les *Transformations du droit* (3<sup>e</sup> édit., 1900) a été écrit précisément pour réagir contre la tendance à la mode de chercher une loi d'évolution unique des institutions juridiques. Il faut voir avec quel zèle M. Tarde s'en prend à tous, entre autres à Emile de Laveleye et sa propriété primitive.

<sup>2</sup> *L'opposition universelle, esquisse d'une théorie des contraires*. Paris, Alcan, 1897, 1 vol. in-8.

phénomène général d'adaptation qui a pour type, dans le monde physique, la combinaison chimique, dans le monde vivant, la fécondation, dans le monde social, l'invention. Les trois formes de l'opposition universelle seraient : le choc, en physique, le meurtre, en biologie, la guerre, parmi les sociétés.

Mon intention n'est pas de rechercher ici ce que ces grandes généralisations métaphysiques ont de téméraire ou de fondé. Je ne les signale que pour rappeler que M. Tarde est philosophe et qu'il ne se pardonnerait pas de s'enfermer dans un enclos de science positive ; sa nature le pousse à enchaîner ses déductions, à les rattacher une à une et à en suivre ainsi les anneaux aussi loin que possible.

Parmi ces considérations générales du premier chapitre, je ne veux pas passer sous silence la jolie dissertation sur l'importance sociale de la rotondité de la terre ou, inversement, sur les effets économiques qui résulteraient de l'hypothèse d'une terre plate. « La terre étant ronde, le trajet de la civilisation, dans un sens quelconque, à force d'aller, finit toujours par revenir sur lui-même. Tous les rayons d'exemples finissent par s'y réfléchir ». La loi d'amplification historique qui amène M. Tarde à conclure à l'unification finale du genre humain dans un grand empire ou une fédération n'aurait plus du tout la même probabilité si la terre n'était pas une sphère : les conquêtes et les annexions se succéderaient sans qu'on puisse en espérer jamais la fin, tandis que c'est une conviction profonde chez notre auteur qu'à la période de luttes et de guerres que nous traversons, succédera une période de paix et de développement harmonique.

C'est pourquoi il propose une nouvelle division de l'histoire : la première période, ou période préhistorique, est celle où les groupes sociaux, petits et épars, sont isolés : c'est, en même temps, la période du chaos dans l'invention. La seconde, qui comprend tout le champ de l'histoire et « où nous nous débattons encore douloureusement », est celle où les groupes humains se sont touchés et heurtés et marchent à l'unification ; dans l'invention, c'est la période d'organisation. Enfin, la troisième est celle de l'unité de domination politique, empire ou fédération, où règne la paix et le droit, et où le système des inventions passe à une phase de développement sans fin.

Ces idées courent comme la chaîne dans une étoffe, tout le long

de l'économie politique de M. Tarde, ainsi que sa trilogie de répétition, opposition, adaptation, à laquelle il ne craint pas d'assigner des lois générales : la répétition a une tendance à la multiplication infinie, qu'il s'agisse d'une ondulation physique, d'une espèce vivante, d'un exemple imité. L'opposition tend à la survivance du plus apte, « généralisation bien simple, qui a eu un immense succès, bien inférieur, je crois, à son mérite explicatif », dit-il, avec un certain mépris pour le darwinisme.

Quant à l'adaptation, elle donne lieu à deux principes importants : d'une part, elle tend à l'*accumulation croissante* : aussi, en ce qui concerne l'invention « formée d'un faisceau d'inventions antérieures, elle y greffe une idée nouvelle, destinée à servir de porte-greffe à son tour et ainsi de suite, depuis l'invention préhistorique du levier ou de la roue jusqu'à celles des machines les plus perfectionnées de notre temps ». D'autre part, le *principe d'irréversibilité* enseigne que s'il est vrai que rien ne nous empêche de supposer qu'une invention ait été faite plus tôt ou plus tard, il n'en est pas moins vrai que « d'une invention quelconque, nous pouvons dire qu'elle ne pouvait naître avant telle autre qui l'a précédée et provoquée;... il y a un enchaînement logique des découvertes et des inventions, c'est-à-dire un ordre irréversible de leur apparition ».

De là, autre idée chère à M. Tarde, l'importance de l'accidentel ou de l'individuel en histoire, des initiatives et des inventions personnelles. Tout exemple imité venant d'un individu et la série des inventions étant irréversible, il s'ensuit nécessairement que le cours des événements est dû à l'action des individus — ces infiniment petits du monde social — qui, en suivant leur propre destinée d'après leur propre génie, sont les causes réelles de l'histoire.

J'aurai signalé toutes les considérations générales du premier chapitre — introduction bien nécessaire et peut-être trop écourtée pour ceux qui ne connaîtraient pas les ouvrages antérieurs de M. Tarde, — si j'ajoute qu'il renferme encore une classification des types sociaux, et qu'il se termine en affirmant que rien ne démontre la nécessité de la mort des sociétés.

Avec le chapitre suivant, nous abordons l'économie politique. Il s'agit d'en déterminer la place dans les sciences sociales. Pour cela, M. Tarde passe en revue les principales notions dont l'économie

politique fait usage et recherche jusqu'à quel point elles lui appartiennent en propre.

Cet examen est plutôt au désavantage de notre science. Il en résulte, en somme, qu'elle a été une branche gourmande et même sauvage de la souche mère des sciences sociales. Dans sa *Logique sociale*, et dans un de ses articles ici même, M. Tarde avait déjà été sévère pour elle : « Les empiètements de l'économie politique, écrivait-il, sont manifestes. Songez à ses principales divisions : la production, la répartition, la consommation des richesses et examinez-les séparément. Vous verrez qu'au fond toutes trois sont des usurpations : la première sur la science politique, la seconde sur la science juridique, la troisième sur la morale ». C'est la même idée qui revient dans ces pages, quand il montre que l'économie politique a accaparé des notions qui ne lui appartenaient pas : la population, par exemple, ou n'a pas gardé, vis-à-vis d'autres, la réserve qu'elle aurait dû garder.

Ainsi, elle s'est appelée la science de la valeur, et il se fait, d'après M. Tarde, que la valeur embrasse la science sociale tout entière. Il la définit très bien : « une qualité que nous attribuons aux choses, comme la couleur, mais qui, en réalité, comme la couleur n'existe qu'en nous, d'une vie toute subjective. Elle consiste dans l'accord des jugements collectifs que nous portons sur l'aptitude des objets à être plus ou moins, et par un plus ou moins grand nombre de personnes, crus, désirés ou goûtés »<sup>1</sup>.

Mais ces jugements collectifs ne portent pas seulement sur l'utilité des objets : ils portent aussi sur leur vérité, sur leur beauté. De là « trois grandes catégories qui sont les notions originales et capitales de la vie en commun : la *valeur-vérité*, que nous prêtons aux idées, aux informations, aux connaissances ; la *valeur-utilité*, que nous attribuons aux biens de tout genre : pouvoirs, droits, richesses ; la *valeur-beauté* enfin que nous trouvons aux chefs-d'œuvre de l'art et de la nature, aux choses considérées comme sources de voluptés collectives des sens supérieurs affinés par l'« éducation sociale ».

M. Tarde conçoit, dès lors, la science sociale comme prenant

<sup>1</sup> Il ajoute, chose intéressante chez un adversaire de la méthode mathématique : « Cette qualité est donc de l'espèce singulière de celles qui paraissant propres à présenter des degrés nombreux et à monter ou à descendre cette échelle sans changer essentiellement de nature, méritent le nom de « quantités ».

pour objet ces trois notions. « Si elle était achevée et mûre, elle présenterait à la fois ces trois théories complètes : 1° la théorie des vérités ou des lumières, c'est-à-dire des connaissances linguistiques, fois religieuses, confiances enthousiastes, connaissances scientifiques ; 2° la théorie des utilités, ou, si l'on veut, des biens qui comprennent les pouvoirs, les droits, les mérites, les richesses ; 3° la théorie des beautés, qui se décomposent en autant d'espèces distinctes qu'il y a de variétés des beaux-arts et de la littérature ».

De toutes ces notions, une seule, celle de *richesse*, a paru digne d'être l'objet d'une science spéciale : l'économie politique, parce que son caractère quantitatif apparaît avec netteté et parce qu'elle se prête à des spéculations d'une précision plus mathématique. M. Tardé veut bien ajouter : « on s'explique par là, et on excuse parfaitement la prétention que l'économie politique a longtemps affichée d'être la science universelle des sociétés. De fait, il n'est rien, en fait de valeur sociale, ni vérité, ni pouvoir, ni droit, ni beauté quelconque, qui ne puisse être envisagé comme richesse, comme ayant une valeur vénale ».

Je ne voudrais pas faire ici une querelle de mots, mais je veux insister sur cette « excuse ». Que l'économie politique ait passé pour la sociologie même, c'est possible, et cela se justifie en partie par ce fait qu'elle fut à coup sûr la première — avant la linguistique et la science des religions entre autres — à saisir en un faisceau une catégorie bien compacte de phénomènes sociaux, et à en déterminer les lois. Mais il y a beau temps que cette prétention, si prétention il y a, s'est évanouie. Ainsi, pour prendre un exemple, cette notion fondamentale de la valeur, elle ne cherche pas à l'accaparer : n'est-il pas devenu de style, dans la théorie économique de la valeur, de faire remarquer que le mot a un sens des plus étendus puisqu'il signifie, au fond, pouvoir ? Et quel est l'économiste contemporain qui revendique un droit exclusif sur cette notion ?

D'autre part, si « l'économiste néglige de voir qu'il n'est pas de richesse non plus, agricole ou industrielle ou autre, qui ne puisse être considérée au point de vue des connaissances qu'elle implique, ou des pouvoirs qu'elle donne, ou des droits dont elle est le fruit, ou de son caractère plus ou moins esthétique ou inesthétique », n'est-il pas strictement dans son rôle ? C'est l'affaire d'autres disciplines de considérer la richesse sous ses aspects divers, comme c'est son affaire d'économiste de considérer tout ce qui a le caractère de

richesse. Ne lui demandez ni plus ni moins, laissez-le dans sa science « assez restreinte en somme »<sup>1</sup> : elle est assez vaste et assez compliquée.

Aussi, je dois avouer que M. Tarde m'a paru se livrer à un jeu facile en démontrant que la monnaie ne sert pas seulement à mesurer les richesses, que « les idées de perte et de gain sont applicables aux connaissances comme aux richesses », de même que celle de propriété, avec quelque modification, il est vrai, et que les notions de travail, de capital, de division du travail, d'association n'appartiennent pas exclusivement à l'économie politique. Il ne me semble pas non plus qu'un économiste aurait quelque à chose reprendre à l'exemple choisi par M. Tarde pour montrer comment les notions de valeur, de production, de concurrence, d'offre et de demande, s'appliquent aux *livres* considérés non pas comme marchandises, mais comme porte-lumières, comme œuvres de l'intelligence.

Le *coup d'œil historique* jeté sur diverses écoles en économie politique est trop sommaire pour que nous nous y attardions longtemps. M. Tarde y est amené par cette considération très juste que les économistes se sont trop longtemps préoccupés de la richesse abstraite, et n'ont pas su découvrir dans la psychologie sociale, ou l'inter-psychologie, l'explication des phénomènes qu'ils étudiaient. M. Tarde les compare un peu aux criminalistes, qui se sont aussi trop longtemps préoccupés du crime et trop peu des criminels, et recherchant, à travers les doctrines qui se sont succédé depuis Adam Smith, la marque de la méthode psychologique, il n'a pas de peine à la trouver trop rare et trop individualiste. Une remarque finale, rendant justice aux écoles allemandes et autrichiennes contemporaines, et où Schmoller, Wagner et Menger seront fort étonnés de se trouver côte à côte, nous fait regretter, avec M. Tarde lui-même<sup>2</sup>, qu'il n'en ait pas une connaissance plus approfondie. Il aurait trouvé chez Schmoller, par exemple, un esprit quelque peu apparenté avec le sien, dans son inclination vers la sociologie générale entr'autres ; dans Menger, un précurseur sur certains points tels que la théorie des besoins ; dans Böhm-Bawerk, qui n'est pas cité à cet endroit, pas plus que Karl Bücher, un analyste aussi et de grande pénétration, des mobiles inter-psychologiques avec qui

<sup>1</sup> *Logique sociale*, p. 321.

<sup>2</sup> V. également, t. II, p. 443, en note.

il eût été plus d'une fois d'accord. Les mathématiciens aussi me paraissent être tout à fait méconnus, et dans leur point de départ qui est tout subjectif et tout psychologique, et dans leur but, qui n'est nullement de faire « de la bonne statistique ».

Nous devons nous arrêter davantage à la nouvelle division de l'économie politique proposée par M. Tarde. C'est ici, en effet, que se dévoile l'originalité de son point de vue. Il en sort un programme de réforme et de refonte du sujet tout entier.

L'auteur y est amené par une critique de la division classique et courante : production, circulation, répartition, consommation. Il se joint à M. Gide pour exécuter d'un mot la circulation ; elle n'est rien de plus qu'une conséquence et un aspect de la division du travail. Puis, c'est le tour de la consommation : « On a pu remarquer, dit-il, combien ce chapitre-là est vide et insignifiant, farci de remplissage hétérogène, de généralités sur le luxe notamment. En réalité, la consommation est inséparable de la production qui ne se conçoit pas sans elle, qui ne doit faire qu'un théoriquement avec elle ».

Quant à la « répartition », ce terme est ambigu : s'il signifie diffusion des richesses, il rentre dans la production encore une fois, puisque c'est pour se répandre de plus en plus, à travers les frontières des pays et les distances des couches sociales, que les richesses sont produites. Tandis que « si, par répartition des richesses, on vise surtout leur échange, leur appropriation et l'association libre ou forcée qui se crée ainsi entre les co-échangistes » il s'agit en réalité d'un phénomène d'adaptation qui s'étudiera commodément avec d'autres du même genre.

Il ne reste donc plus de l'ancienne division que le terme « production ». M. Tarde n'en veut pas plus que des autres. Il est doublement défectueux car : « d'une part, il s'agit des manières de reproduire la richesse déjà créée, et non de la produire pour la première fois » — aussi l'auteur a soin de remplacer constamment *production* par *reproduction* ; — d'autre part, ce terme ne tient pas assez compte des relations humaines, des producteurs. Il le remplace donc par la *répétition économique*, et par là il entend « les relations que les hommes ont entre eux, au point de vue de la propagation de leurs besoins semblables, de leurs travaux semblables, de leurs jugements semblables portés sur l'utilité plus ou moins grande de ces travaux et de leur résultat, de leurs transactions

semblables ». C'est pourquoi elle comprend « la circulation et la répétition imitative des besoins, des travaux, des intérêts et de leur rayonnement réciproque par l'échange ». C'est sous ce titre que M. Tarde étudiera les besoins, les travaux, la monnaie et le capital.

Puis, le vieux cadre étant complètement mis en pièces, il se met en devoir d'en assembler un nouveau. Il remarque que les besoins et les travaux des hommes ne se répètent pas seulement, ils s'opposent, et sous le titre d'*opposition économique*, il veut comprendre « les rapports des hommes au point de vue de la contradiction psychologique et inaperçue de leurs besoins et de leurs jugements d'utilité, du conflit plus apparent de leurs travaux par la concurrence, les grèves, les guerres commerciales ». C'est sous ce chef qu'il fera la théorie des prix, qu'il s'occupera de toutes les formes de luttes économiques entre co-producteurs, concurrence, le libre échange et la protection, les crises.

Les besoins et les travaux des hommes ne s'opposent pas seulement, plus souvent ils s'adaptent, et c'est le troisième panneau du triptyque de M. Tarde : *l'adaptation économique*, qui renferme « les rapports que les hommes ont entre eux au point de vue de la coopération de leurs inventions anciennes à la satisfaction d'un besoin ancien, ou de la coopération de leurs efforts et de leurs travaux en vue de la reproduction des richesses déjà inventées ». Le rôle multiple de l'invention, la propriété, l'échange, l'association rentrent dans cette étude, qui est la recherche des « harmonies » économiques, celles qui existent et aussi celles qui devraient « exister et qui existeront ».

La division des matières dans une science est affaire de système et question de goût. C'est comme une maison qu'on se bâtit pour soi-même. Le caractère de chacun et de chaque époque s'y révèle. Il s'agit qu'elle soit assez vaste pour que tout l'ameublement y trouve place — et avec le temps, il est devenu, en économie politique, fabuleusement riche, varié, encombrant — il s'agit aussi qu'elle soit commodément distribuée.

Il est manifeste que le plan primitif sur lequel on a construit tant de manuels depuis Jean-Baptiste Say est defectueux : les plus récents traités, ceux de Schmoller, de Marshall, de Pareto, pour ne citer que ceux-là, si dissemblables, s'efforcent d'en adopter un autre. Il partait, en effet, d'une idée qui n'est plus de nos jours, une idée simple qui avait quelque chose de naïf et d'idyllique

comme les systèmes du xviii<sup>e</sup> siècle : les hommes, aiguillonnés par leurs besoins, produisent des biens, qu'ils échangent entre eux (la circulation) de manière que chacun ait sa part (la répartition) et qui finissent par satisfaire leurs besoins (la consommation). Nous nous imaginons facilement aujourd'hui que c'est plus compliqué que cela, et nous essayons de faire entrer dans le schéma de l'activité économique des éléments plus nombreux et plus complexes.

Le plan de M. Tarde ne manque ni de grandeur, ni d'harmonie, ni de simplicité. De grandeur, puisque c'est le plan de toute science sociale, sa « triade » de répétition, opposition, adaptation étant la division même de tous les phénomènes sociaux quelconques<sup>1</sup>. D'harmonie, car les diverses parties se commandent l'une l'autre et s'enchaînent d'elles-mêmes. De simplicité, car est-il rien de plus simple que de ramener tout aux besoins et aux travaux qui se répètent, s'opposent et s'adaptent ?

Mais la difficulté est précisément de tout faire entrer dans ce cadre. Tant qu'il ne s'agit pas d'un traité proprement dit, on peut se contenter de quelques chapitres, de quelques sujets dans chaque partie. Mais pour emménager tout le mobilier actuel de l'économie politique, il me semble que la maison de M. Tarde devrait s'augmenter de plus d'une annexe. Sa subtilité habituelle lui fournirait probablement le moyen de tout caser, mais je crains fort que lui seul en soit capable.

Et puis, le même groupe de phénomènes est trop facilement envisagé sous les trois aspects de la division générale : la monnaie, instrument de l'échange, est sous le chef de la « répétition » économique ; la théorie des prix, c'est de « l'opposition » ; et nous retrouvons une théorie de l'échange dans « l'adaptation ». Y a-t-il avantage à séparer ainsi ce qui est si naturellement uni ?

Voici, au livre de la « répétition » quelques indications sur l'origine de l'intérêt ; du salaire, il est question de ci, de là, au livre de « l'opposition » à propos des crises (grèves), mais pas systématiquement ; sur la rente et les profits, nous ne trouvons que quelques pages dans la théorie de la propriété, au livre de « l'adaptation ». Aucune vue d'ensemble sur le revenu, sauf incidemment à propos des budgets et des besoins.

M. Tarde a fait observer au début que la notion de division du

<sup>1</sup> V. les *Lois sociales*.

travail n'appartient pas en propre à l'économie politique. C'est apparemment pour cette raison qu'il ne l'étudie pas spécialement. Mais un traité complet devrait bien en tenir compte, et l'on trouverait aussi bien moyen de la ranger dans la répétition que dans l'adaptation économique.

Quoi qu'il en soit de ces lacunes et de ces difficultés, qui se présentent surtout, je le répète, pour ceux qui voudraient employer la classification de M. Tarde dans un traité didactique, il est certain que pour l'usage qu'en fait l'auteur, elle est séduisante et ingénieuse. Elle présente du moins les chapitres qu'il a bien voulu traiter comme faisant partie d'un système solidement charpenté. C'est déjà, en soi-même, un résultat intéressant.

Le livre de la « répétition » économique, qui correspond à peu près à ce que nous avons coutume d'appeler la production, s'ouvre par trois chapitres excellents : le rôle économique du désir, le rôle économique de la croyance, les besoins. Les idées en sont familières à ceux qui connaissent les ouvrages antérieurs de M. Tarde, mais elles sont admirablement groupées et développées. Cette théorie des besoins, si vague et si banale dans les classiques, renouvelée par Carl Menger en 1871, est ici merveilleusement complétée et enrichie d'aperçus qui ne soulèveront pas la moindre contradiction, et qui jettent une lumière nouvelle et précieuse sur une foule de phénomènes.

De tout ce que M. Tarde offre de neuf aux économistes, il me semble que rien n'est de nature à être mieux accepté et incorporé dans les futurs cours et manuels que ce qu'il nous dit des besoins.

Le besoin est une combinaison de désir et de croyance : le désir d'une chose que nous *croyons* un élément de notre bien-être. Ainsi la notion économique fondamentale se rattache sans effort aux deux « quantités psychologiques par excellence ». M. Tarde étudie leur rôle séparément.

Les désirs sont périodiques — par exemple quand ils tirent leur origine de la vie organique, essentiellement périodique — ou ils sont capricieux, se suivant sans se répéter régulièrement. De là, une distinction dont M. Tarde tire des remarques extrêmement fines, pénétrantes et neuves. Il y a une rotation des désirs, une courbe fermée des désirs, comme il y a une courbe *ouverte*, formée par des séries indéfinies. La proportion en est variable d'un individu, d'un peuple à un autre, d'un âge à un autre et l'élargissement

ou le renversement de ces deux courbes sont curieux à observer.

Tandis que, au début, toute courbe de désirs paraît close et étroite (monotonie et étroitesse de la vie des sauvages), la civilisation tend à ouvrir cette courbe, à multiplier et varier les désirs. Mais il faut pour cela un choc étranger, une impulsion venue du dehors « l'inoculation du virus européen au Japon, par exemple, ou à certaines peuplades polynésiennes ». Car, d'elle-même, toute courbe ouverte de désirs tend à se fermer, « toute crise de passion révolutionnaire ou rénovation, à s'apaiser en habitudes nouvelles, en nouvelles coutumes, en nouveaux besoins périodiques ».

L'auteur étudie ensuite la naissance des désirs, ce que nous devons à la vie organique, à la rencontre avec les êtres extérieurs, avec les autres hommes. Il ne manque pas de répéter que « tout désir a commencé par une découverte ou une invention dont l'auteur le plus souvent reste inconnu ». Mais « une invention non imitée est comme n'existant pas socialement, économiquement surtout ». Et nous voici ramenés ainsi à l'imitation, le grand facteur de la propagation des désirs.

Cette diffusion et les luttes des désirs entre eux donnent à M. Tarde l'occasion de rappeler ses lois de l'invention et de l'imitation d'une façon très heureuse, de mettre en relief le rôle capital de l'invention « qui n'est pas un travail », et de venger les consommations improductives, sous prétexte « qu'il n'est pas un objet de première nécessité, la chemise, les souliers, le chapeau, qui n'ait commencé par être un objet de luxe ».

L'auteur s'arrête un instant à considérer certaines catégories spéciales de désirs. Il en est qui se fortifient, s'intensifient en se répétant, d'autres qui s'affaiblissent. Les désirs passifs, par exemple ceux de consommation ou de sécurité pour l'avenir, se fortifient moins vite, en se propageant, que les désirs actifs, les désirs de production, qui leur correspondent.

Le désir d'acheter et le désir de vendre, c'est l'offre et la demande — car elles ne consistent qu'en désirs (et croyances). M. Tarde, anticipant un peu sur les théories subséquentes, n'a pas de peine à montrer qu'il est impossible d'entendre offre et demande seulement au sens objectif : dans le sens du nombre des demandeurs ou des offreurs, ou de la quantité de marchandises qu'ils offrent ou demandent. Au contraire, ces termes deviennent clairs quand on leur donne un sens subjectif et qu'on y fait intervenir les désirs

de vendre et d'acheter des acheteurs et des vendeurs, avec leur degré d'intensité et leur degré de foi ou de confiance.

Ce sont là des idées reçues parmi les économistes contemporains qui admettent la théorie de la valeur subjective. Mais elles sont mises en relief avec vigueur par un choix d'exemples variés et suggestifs.

Le chapitre sur le rôle économique de la croyance attire notre attention sur des phénomènes moins aperçus, moins observés, de la vie courante. La puissance des idées, des croyances, de susciter dans les esprits des désirs ou d'en éteindre d'autres ne sera niée par personne, mais personne peut-être n'y donne la place qui lui revient dans l'analyse des besoins. « Un désir est toujours précédé d'une perception ou d'une idée, d'un jugement sensitif ou intellectuel dont les deux termes sont liés par une persuasion plus ou moins forte ». C'est la mineure d'un syllogisme qui guide toutes nos actions, et auquel M. Tarde a consacré bien des pages de ses ouvrages antérieurs<sup>1</sup>. Toute action, en effet, est la suite d'un raisonnement, inconscient parfois, de la forme suivante : Je *veux* telle fin, or, je *sais* (je *crois*) que tel procédé m'en donne le moyen, donc je *dois* employer tel procédé. Voilà le « syllogisme de l'action ». Il est clair que la mineure concourt à former la conclusion aussi bien que la majeure. De là l'importance des idées, des connaissances, des « croyances » dans l'activité économique tout entière. Soit dit en passant, ces considérations, si justes et si générales, font voir toute l'erreur de la « conception matérialiste de l'histoire », et je m'étonne que M. Tarde n'ait pas saisi l'occasion de s'exprimer à cet égard ; il la retrouvera bien, espérons-le, c'est un sujet digne de lui.

Tout besoin est « une combinaison de désir et de jugement. Nous avons besoin d'un article quand nous désirons l'exemption d'un certain mal ou l'acquisition d'un certain bien et que nous *croisons* cet article propre à nous faire atteindre ce but ». Tout besoin donc implique une croyance, une confiance. C'est le but de la *réclame* d'exciter précisément cette confiance. Aussi, elle tâche avant tout de faire *croire* le public. M. Tarde en esquisse, en passant, une théorie, nous faisant remarquer que d'*acoustique* au début (les cris des marchands) elle devient, avec la civilisation,

<sup>1</sup> V. *La logique sociale et les Lois de l'imitation*.

presque exclusivement *visuelle* (annonce des journaux, affiches murales). « C'est que cette dernière est bien plus apte à se développer en étendue... La réclame, en somme, se transforme dans le sens de son rayonnement de plus en plus large, libre et facile ».

Si elle est si puissante de nos jours, c'est que la Presse et les multiples conversations tendent à créer des milieux de *densité sociale* plus grands, où les exemples se propagent plus facilement.

Cette confiance, qui dénote dans l'humanité un grand fonds d'optimisme, est si naturelle à l'homme que « continuellement nous attendons quelque chose, nous comptons sur quelque chose ». C'est sur ce grand besoin général de sécurité qu'est fondé le droit de propriété. Et l'auteur ajoute, dans une remarque bien profonde et bien vraie : « Ce qu'il nous faut, ce n'est pas seulement ni surtout la satisfaction de nos désirs, c'est, avant tout, la confirmation de nos attentes ». Le crédit et la monnaie aussi ont leur raison d'être dans cette confiance.

La fin de ce chapitre est consacrée à montrer le rôle que les conversations jouent dans la diffusion des croyances, et comment le monde des producteurs vit de l'*attente* des demandes de la clientèle, et comment la fameuse adaptation de la production à la consommation, dont on fait gloire au libre jeu de la concurrence, repose, en définitive, sur la « prévoyance consciente, l'intelligence coordinatrice des particuliers, des marchands ».

Le chapitre suivant sur *les besoins* ne fait guère que relier les considérations des deux premiers, où nous pouvons, à plus d'un endroit, remplacer *désirs* par *besoins* et inversement. L'auteur distingue la propagation des besoins au sein d'une nation et en dehors d'elle, au sein d'une classe sociale et en dehors d'elle (par descendance du supérieur à l'inférieur), et il revient, une fois de plus, à l'action toute puissante de l'imitation.

Il étudie ensuite la périodicité des besoins qui a deux formes : une forme individuelle, basée sur l'habitude, et une forme collective, basée sur la coutume. Il se demande quel est le rapport du cycle des besoins (individuels et collectifs) avec le cycle des travaux. Le premier « va se compliquant de plus en plus, s'abrégant jusqu'à un certain point et se régularisant de plus en plus ». Au contraire, « le cycle des travaux individuels, élémentaires, où tourne l'ouvrier de plus en plus spécialisé, va se simplifiant pendant que celui de ses besoins va se compliquant. C'est là une ano-

malie d'où résultent un dégoût croissant du travail et un désir impérieux de les resserrer dans des limites toujours plus étroites ». Le cycle des travaux d'où résulte un produit va se compliquant et se régularisant ; il a rarement une durée égale à la période de reproduction des besoins que le produit est destiné à satisfaire : « à des besoins qui se reproduisent deux ou trois fois par jour, il est répondu, en agriculture et même en industrie, par des travaux dont la rotation est annuelle ».

Ceci amène M. Tarde à chercher, dans les budgets des particuliers et des États, les conséquences de la périodicité des besoins. Il trouve entre autres que la période annuelle des budgets est imposée « moins par le cycle des travaux que par la période générale des besoins, et que celle-ci est sous la dépendance de la périodicité astronomique ». Il montre comment, en comparant les budgets nouveaux aux budgets anciens, les dépenses accidentelles deviennent régulières et tendent, par la simple loi de l'amplification, à s'augmenter, à s'élargir sans cesse. Il fait remarquer très justement que l'inflation des budgets dans l'augmentation des besoins paraît si naturelle que quand il survient un krach, un événement qui nécessite des retranchements dans le budget, c'est cela qui paraît une anomalie, tandis que « le grossissement paisible et régulier qui l'avait précédé passait pour un développement sain et normal ».

Les extraits qui précèdent ne donnent qu'une faible idée de la richesse des aperçus et des considérations qui sont répandus dans ces pages. Il y a là, je le répète, une mine d'observations de grande valeur, des suggestions précieuses, pour l'explication psychologique de tant de questions de cette théorie des besoins qui a été si négligée, si peu considérée jusqu'à présent.

Le chapitre suivant n'est pas moins attrayant. Il est intitulé : « *Les travaux* », pluriel qui dénote la préoccupation, me semble-t-il, d'en rendre l'objet *concret*, de s'occuper des besognes, de l'homme en mouvement, plutôt que du *travail* abstrait, personifié, généralisé.

Cependant, il s'agit tout d'abord de préciser cette notion du travail, et M. Tarde se hâte de faire ici une distinction qui lui est chère : le travail (toute dépense de force humaine en vue de produire une richesse) est tout le contraire de l'*invention*. Le travail est essentiellement imitatif : « reproduire et non produire, au fond,

est l'effet propre du travail, le travail n'atteint sûrement son but, il n'est sûr de faire ce qu'il a en vue, que parce que ce qu'il a en vue est un service ou un article d'un type déjà connu, un modèle qu'il cherche à imiter, et aussi parce qu'il emploie, pour réaliser cette copie, des procédés déjà connus, qu'il s'agit de rééditer pour vaincre des obstacles connus eux-mêmes et déjà vaincus par ces moyens. Tout est imitation et reproduction dans le travail économique ».

Sans doute, il y a bien un *effort de recherches* dans tout travail, mais « ce n'est pas du nouveau qui est cherché, c'est un but mille fois visé qui est poursuivi par des procédés employés des milliers de fois... Rechercher du nouveau n'est pas travailler ».

Eh bien, malgré toutes les bonnes raisons que j'aperçois pour M. Tarde, de poursuivre ce contraste, je ne puis me rallier à cette opinion. Dire que « rechercher du nouveau n'est pas travailler », me paraît manifestement exagéré. Je veux bien admettre que cette heureuse combinaison d'idées, ce rapprochement fécond et inconnu qui s'opère dans le cerveau de l'inventeur ne soit pas toujours *pénible* comme l'est généralement le travail ; je veux bien même faire une large part au hasard — j'entends par là des causes extérieures à l'individu — dans l'invention, mais je crois que dès qu'il s'agit d'une recherche consciente, faite en vue d'un but économique, c'est du travail, c'est-à-dire « de la dépense de force humaine en vue de la production d'un bien ».

C'est si vrai que M. Tarde, ayant dit « je viens de séparer avec toute la netteté possible, le travail et l'invention », se voit forcé d'ajouter cependant que « dans la réalité des faits, ils sont intimement mêlés, à des doses, il est vrai, prodigieusement inégales. Il y a deux parts à faire, dit-il, dans l'activité de l'artisan le plus routinier : une part, de beaucoup la plus considérable, de reproduction initiative et une toute petite part d'ingéniosité, qui sert de ferment et de condiment à la première et lui donne sa saveur spéciale ».

N'est-ce pas avouer que la distinction, que dis-je, le contraste, l'opposition si fondamentale relevés plus haut ne correspondent pas à la réalité des faits ? Cet artisan routinier, tout en employant « sa toute petite part d'ingéniosité », ne travaille-t-il pas ? Jusqu'à quel point est-il imitatif, jusqu'à quel point inventif ? L'effort qui tend à l'*inconnu* ne serait pas un travail ! Mais le terme *inconnu* est rela-

tif. Inconnu pour qui ? Est-ce pour l'humanité ou pour le travailleur ? Celui-ci ne peut-il pas être très ingénieux, génial même, s'il réinvente à chaque instant, pour les besoins de son travail, des procédés qui *lui* sont inconnus, mais qui sont courants ailleurs ? Faut-il réserver le terme d'invention à la recherche de ce qui est *absolument* nouveau ? Je crains fort alors que nous ne décorions de ce titre bien des procédés connus des Romains, ou des Egyptiens, ou des Chinois, et oubliés ou ignorés ici ou depuis.

La vérité est que s'il y a des inventions qui ne coûtent pas de travail, il en est, et beaucoup, qui en ont demandé énormément. Prise en général et *in abstracto*, on ne peut, sans forcer le sens des mots, dire que la *recherche* de l'inconnu n'est pas un travail.

Ces réserves faites, les pages que M. Tarde consacre aux travaux sont des plus attachantes. Ses remarques sur la fatigue et l'ennui, par exemple, vaudraient d'être reproduites. Il s'arrête aussi un instant à montrer l'importance de la considération attachée aux divers travaux : elle n'est pas en raison de leur utilité, et elle est souvent fort inégale. Il y a là des vues très curieuses et très judicieuses sur les causes de ces différences entre les métiers et les professions.

La classification des travaux que M. Tarde ébauche ensuite est faite à divers points de vue : d'après le but (organique ou social) des besoins qu'ils servent à satisfaire, d'après les moyens employés pour réaliser ces fins (musculaire et mental), la nature des obstacles qu'ils ont à vaincre, la manière dont ils sont utilisés (travaux-services et travaux-produits).

L'auteur veut esquisser ensuite les transformations du travail dans l'histoire et arrive plutôt à constater qu'il est impossible d'en tracer une évolution uniforme. Il revient alors à la périodicité du travail, « au cycle des travaux », qu'il montre se compliquant et s'élargissant avec la civilisation, prenant au service de l'homme des éléments de plus en plus nombreux, plantes, animaux, matières nouvelles. Deux pages sur le loisir et les vacances et leur tendance à se généraliser, terminent ce chapitre.

Pourquoi la monnaie fait-elle l'objet du chapitre suivant et comment vient-elle se ranger dans la « répétition » économique ? C'est que « quand la répétition a fonctionné un certain temps et produit un certain nombre de choses semblables dans un ordre quelconque de réalités, elle y donne lieu à des quantités spéciales, qui sont la

synthèse de ces similitudes.... Eh bien, la quantité proprement économique née du fonctionnement imitatif de toutes les consommations et de toutes les reproductions industrielles, c'est la *valeur-coût* incarnée dans la monnaie ».

C'est à ce caractère, à coup sûr théoriquement important, que la monnaie doit de passer avant le capital.

Après avoir effleuré la question de l'origine de la monnaie, M. Tarde en détermine la nature et le rôle. « Sa nature est non seulement d'être le seul objet universellement et constamment échangeable, mais encore de devenir de plus en plus le seul objet échangeable ».

L'auteur compare la monnaie dans le monde économique aux mathématiques dans le monde de la pensée. « Nous exprimons les qualités universelles en quantités, en formules numériques, proprement scientifiques, pour rendre nos idées, nos perceptions comparables et co-échangeables entre elles, démontrables et communicables d'homme à homme et *socialisables* ; et nous évaluons les biens de tout genre, si hétérogènes qu'ils puissent être, en monnaie, pour permettre leur échange et leur communication d'homme à homme, leur socialisation aussi ».

Mais si elle mesure de cette façon les valeurs-utilités, elle ne sert pas de moyen d'échange des valeurs-vérités, parce que les connaissances, à la différence des marchandises et grâce à la mémoire qui les emmagasine, ne se substituent pas les unes aux autres et n'ont pas besoin d'être la propriété exclusive de quelqu'un pour satisfaire son désir de savoir. De là, une subordination de l'activité économique à l'activité intellectuelle qui inspire à M. Tarde des pages d'une grande élévation. Il insiste, ai-je besoin de le dire, sur le caractère subjectif de la monnaie « puisqu'elle consiste, avant tout, dans une croyance générale, dans un acte de foi universel » dans les métaux précieux. Comparant ensuite la monnaie aux deux autres grandes forces sociales, le pouvoir et le droit, M. Tarde nous conduit à rapprocher la terre et l'argent, entre lesquelles il trouve des ressemblances et des différences dans leurs rôles économiques, ainsi que dans leurs modes d'accroissement et de répartition. Les effets sociaux de la monnaie le retiennent ensuite, et nous le voyons nous « montrer à quelle profondeur l'âme humaine a été labourée par les métaux précieux », passant en revue ses bienfaits et ses méfaits — ceux-là à peine supérieurs à ceux-ci.

L'objet du chapitre suivant est le capital. Voici comment M. Tarde le rattache au précédent et à la répétition économique : « L'idée du capital, très distincte de l'idée de monnaie à l'origine, tend à se confondre avec elle en se développant. Le moment est donc venu d'étudier cette notion complexe et confuse, qui appartient essentiellement à la répétition économique, puisqu'il est un seul point sur lequel on s'accorde dans les définitions multiples du capital, c'est qu'il sert à la reproduction des richesses ».

M. Tarde nous présente, avec tous les développements qui font défaut dans ses ouvrages antérieurs, une notion du capital qu'il a déjà exposée et qui lui est propre.

Il part de l'idée générale que se forment les économistes du capital : « c'est cette partie des produits anciens qui est nécessaire ou utile aux services nouveaux (au travail) pour créer de nouveaux produits, soit semblables à ces produits anciens (la semence du blé de l'an dernier qui produit le blé de cette année), soit différente de ces produits, mais toujours semblable à d'autres produits anciens (le meuble fabriqué par l'ébéniste) ». Mais cette définition a quelque chose d'indéterminé et d'indistinct : d'une part il ne faudrait pas confondre le cas de la reproduction d'un produit ancien avec la création d'un produit nouveau différent, « d'autre part, où s'arrête la portion des produits anciens qui est *utile* à la création des produits nouveaux, semblables ou différents ? Il y a mille degrés possibles d'utilité ». La question consiste donc à rechercher quelle est la partie des produits anciens qui est *absolument nécessaire* à la production nouvelle.

Pour M. Tarde, « cette partie indispensable consiste uniquement dans l'existence et la connaissance des secrets de métier, des méthodes de culture, des procédés employés pour l'extraction des matières premières et pour la fabrication des outils ou machines propres à fabriquer les produits nouveaux ». Comme l'objection vient immédiatement à l'esprit que les matières sont tout aussi indispensables que les procédés techniques, il ajoute : sans doute « s'il n'y avait plus de maïs dans le monde, il serait impossible d'en reproduire. Mais il n'est pas nécessaire, pour qu'une récolte de maïs puisse être plus tard faite par nous, que nous soyons nous-mêmes propriétaires de graines de maïs ; il suffit qu'il en existe quelque part, en la possession de quelqu'un qui pourra nous la transmettre. En somme, la seule chose indispensable en toute

rigueur à la production d'une locomotive nouvelle, c'est la connaissance détaillée des pièces d'une locomotive, de la manière de les fabriquer et d'abord d'extraire les matériaux dont elles sont faites ». Et la preuve qu'il en est bien ainsi, c'est que si vous supposez que « tous les ingénieurs américains, par un phénomène d'amnésie épidémique, viennent à perdre subitement la mémoire de toutes leurs connaissances techniques », au milieu du prétendu capital colossal des Etats-Unis, machines perfectionnées, ateliers énormes, etc., ils ne parviendront à rien produire. Et, empruntant une instructive anecdote à M. Carroll Wright, M. Tarde nous montre l'Anglais Samuel Slater apportant en 1789 aux Etats-Unis, en une cargaison impondérable et invisible, « tout le capital d'où la grande industrie américaine est sortie » : les connaissances techniques suffisantes pour construire les premières machines à filer le coton.

Sans doute, ce n'est pas là tout le capital, mais c'est le vrai, l'essentiel. « Dans la notion du capital, il y a deux choses à distinguer : 1° le capital essentiel, nécessaire : c'est l'ensemble des inventions régnantes, sources premières de toute richesse actuelle ; 2° le capital auxiliaire, plus ou moins utile ; c'est la part des produits nés de ces inventions qui sert, moyennant des services nouveaux, à créer d'autres produits ». L'auteur emprunte alors à la botanique une image frappante dont il va faire un usage continu. « Ces deux éléments diffèrent à peu près comme, dans la graine d'une plante, le germe diffère de ces petites provisions d'aliments qui l'enveloppent et qu'on appelle *cotylédons*. Les cotylédons ne sont pas indispensables, il y a des plantes qui se reproduisent sans cela, ils sont très utiles seulement... Les économistes qui ont fait consister le capital uniquement dans l'épargne et l'accumulation de produits antérieurs, ressemblent à des botanistes qui regarderaient la graine constituée tout entière par les cotylédons ».

Arrêtons-nous un instant à cette conception originale et séduisante. En lisant dans le grand ouvrage de M. de Böhm-Bawerk les nombreuses définitions du capital, on serait tenté de croire que toutes les combinaisons d'idées ont été épuisées. M. Tarde nous fait voir qu'il n'en est rien, et il a trouvé le moyen de voir dans ce concept vieux de tant de siècles ce que personne n'y avait vu.

A y regarder de près pourtant, il me semble que la portée de sa

découverte n'est pas aussi considérable qu'il le croit. J'oserai même dire qu'elle repose sur une illusion et une confusion.

Tout d'abord, je ne parviens pas à me convaincre que les procédés techniques de la production soient *plus* indispensables que les matières (et les forces naturelles) *nécessaires* à cette production. Philosophiquement, il y a peut-être des degrés dans le nécessaire. Pratiquement, pas. L'ingénieur, armé de ses connaissances, l'agriculteur féru de ses méthodes, mais dépourvus de matières premières, d'outils, de semences, sont tout aussi *impuissants* que l'individu sans mémoire, sans intelligence, sans connaissances, au milieu du plus riche appareil producteur, industriel ou agricole. Et je ne vois pas pourquoi ils le seraient moins ou davantage. J'accorderai donc que les secrets de fabrication sont indispensables, et je reconnaitrai bien volontiers qu'on n'y a pas prêté, en général, l'attention suffisante.

Mais cela ne veut pas dire qu'on n'y a pas pensé du tout, qu'on en a fait abstraction. A la vérité, les économistes ont implicitement postulé l'existence et la connaissance des procédés, non pas dans le capital même, mais dans le *travail*. Qui dit travail, dit non seulement des efforts, des kilogrammètres, mais des efforts coordonnés et conscients d'un but, des efforts dans une *direction*, des efforts savants si l'on veut, des efforts d'*homme*. C'est à proprement parler le procédé lui-même, le secret de métier, mis en œuvre. Les économistes n'ont pas méconnu l'importance du *germe*, ils n'ont pas considéré la graine comme constituée des seuls cotylédons. Mais — prenons garde à la métaphore — nous ne sommes pas vis-à-vis de la production en présence d'un phénomène naturel, qui se passe tout seul : il s'agit d'actes humains, et l'activité féconde, l'action vraiment productive, germinative, n'est pas dans les choses, elle est dans la conduite de l'homme en face des choses, dans son travail.

Je sais bien qu'on peut considérer à part l'outil et la manière de s'en servir, qu'on vend des secrets de métier, qu'on acquiert et transmet des connaissances techniques. Mais il n'en est pas moins vrai qu'on ne saurait travailler sans employer un *mode* de travail, un procédé, une méthode. Dès lors pourquoi détacher ce *mode* du travail lui-même pour en faire un élément distinct de la production et l'attacher au capital-provision ?

D'ailleurs, voyez de plus près de quoi est constitué ce capital-

germe, l'essentiel, le nécessaire. Ce sont les « inventions régnautes »; c'est non seulement le procédé plus ou moins *nouveau* employé dans la production en question, mais c'est tout l'ensemble des connaissances techniques accumulées depuis l'époque préhistorique qui nous permettent d'extraire du sein de la nature les matières nécessaires et de construire les outils indispensables. En d'autres termes, c'est l'invention du feu, c'est la connaissance des propriétés physiques et chimiques des corps, c'est l'art de domestiquer les animaux, et c'est aussi toutes nos connaissances scientifiques, le calcul différentiel, comme les théorèmes d'Euclide, au même titre que les découvertes récentes et contemporaines. En construisant une locomotive, l'ingénieur emploie des connaissances qui datent de millions d'années, qui proviennent de milliards d'êtres humains. Si c'est là son capital essentiel, je dirai que c'est la civilisation tout entière, je dirai que c'est l'homme lui-même en tant que *travailleur*.

En présentant ces objections à la terminologie de M. Tarde plutôt qu'au fond même de ses idées, je ne veux nullement en diminuer l'intérêt. Il me paraît qu'il a confondu dans le capital une modalité du travail que tout le monde a impliquée dans la théorie de la production. S'il a voulu par là exalter le rôle de l'invention en la décorant du nom de capital, il a, à mon avis, simplement rabaisé celui du capital-outil et du capital-approvisionnement. Mais ce n'est pas une raison pour négliger de rendre aux inventions et aux connaissances techniques, qui sont travail, le rang qu'elles doivent occuper dans la production.

On devine sans peine le parti que M. Tarde tire de sa double notion du capital. Le capital-germe et le capital-cotylédon ne s'accroissent pas de la même façon : le premier s'accroît par une dépense de génie et d'ingéniosité, le second par le travail et par l'épargne. Ils ne se détruisent pas non plus de la même manière : pour détruire une invention, il faut ou bien une invention nouvelle, qui substitue un nouveau produit à l'ancien, ou bien un changement dans les besoins qui rende la première inutile. Le capital auxiliaire se détruit par une catastrophe physique quelconque. L'auteur prodigue sur ce sujet des remarques hautement intéressantes. Il n'a pas de peine à réfuter, à leur lumière, certaines erreurs de Karl Marx. Il touche à la thèse collectiviste de l'appropriation collective

du capital, impossible pour le capital-invention (naturellement), douteuse pour le capital-outillage.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que cette notion du capital-germe n'est d'aucun secours à M. Tarde pour la théorie de l'intérêt. Pour expliquer celui-ci, en effet, c'est uniquement du capital-cotylédon qu'il se sert, et il adopte une des formes — et non des moins discutables — de la théorie de la productivité. Il n'a pas l'air de se douter qu'il y a, sous cette soi-disant explication elle-même, une grave question à résoudre à laquelle M. de Böhm-Bawerk a consacré deux volumes qui suscitent, depuis quelque quinze ans, des discussions sans cesse renouvelées, et dont l'éminent économiste autrichien a présenté précisément une solution *inter psychologique*. Ce sera un regret pour beaucoup de lecteurs de l'ouvrage de M. Tarde de ne pas lui voir discuter cette solution.

Revenant au capital monétaire, il met en relation de nouveau la rotation des travaux avec celle des besoins et celle des capitaux, et c'est pour montrer une fois de plus la tendance à l'agrandissement de ces cycles et à l'accélération de leur rotation. Notons des vues très justes sur le prêt et l'échange : pour M. Tarde, comme pour Karl Bücher, l'échange n'est pas un fait primitif et essentiel, et il émet cette hypothèse très vraisemblable que le prêt l'a peut-être précédé.

Avec la théorie des prix, qui ouvre le second volume, nous entrons dans la seconde partie de l'ouvrage : l'opposition économique. Comment les prix rentrent-ils dans « l'opposition » ? C'est qu'ils sont le résultat des luttes intérieures, des combats que se livrent, dans l'esprit de l'acheteur et du vendeur, les désirs et les croyances, car c'est de là que résulte la valeur des choses, entendue dans le sens de « valeur-coût ».

Cette théorie nous est connue. Elle avait déjà été esquissée par M. Tarde dans ses articles de la *Revue Philosophique*, et touchée dans cette *Revue* même, quand il nous exposait *les deux sens du mot valeur* (1888). Personne ne mettra en question que cette théorie lui appartienne en propre, ni qu'il ait le mérite de l'invention. Mais l'histoire de l'économie politique constatera avec étonnement et avec joie (car c'est une garantie de vérité) que l'idée foncière de la valeur subjective et de la formation psychologique des prix, après avoir été découverte à peu près en même temps par Jevons, par Walras et par Menger, successeurs inconscients de Gossen,

a été retrouvée et mise à profit par M. Tarde quelques années après, sans avoir connaissance des travaux de ses devanciers<sup>1</sup>.

Nous avons ainsi la bonne fortune de voir exposer par un esprit français, avec ce charme et cette richesse de coloris qui masquent si bien les difficultés, une théorie élaborée par des esprits germaniques ou des mathématiciens, et qui paraissait naguère encore si « abstruse » à M. Gide qu'il renonçait à la reproduire dans le texte de son manuel et ne faisait qu'en donner quelques linéaments en note (p. 79 de la 7<sup>e</sup> édition de ses *Principes*).

On ne s'attend pas à ce que je suive M. Tarde dans son exposé, ni que je note les différences qu'il présente sur ceux de ses devanciers ou successeurs. Cela m'entraînerait trop loin, et sans grande utilité parce que ce ne sont que des différences superficielles. Ainsi, son point de départ est la question suivante : « 1<sup>o</sup> un article ou un service étant donné, pourquoi, sur un même marché, a-t-il un prix égal pour tous ; 2<sup>o</sup> pourquoi ce prix, s'il est établi, a-t-il pour effet de rendre le nombre des exemplaires offerts de cet article ou de ce service égal au nombre de preneurs ? » On pourra trouver cette manière de poser la question un peu étrange au premier abord, mais on se rend bien compte qu'il s'agit là, au fond, du même problème d'équilibre que dans Jevons, où les quantités échangées sont les inconnues, dans les équations de Walras, de Pantaleoni, d'Edgeworth et même de Irving Fisher, où ce sont tantôt les quantités échangées, tantôt le niveau des prix ou le lieu des accords du vendeur et de l'acheteur.

<sup>1</sup> C'est au point qu'il ne veut pas le reconnaître chez les autres. Ainsi, il est bien clair que la notion de valeur qui est à la base de sa théorie des prix est la même que celle de l'utilité finale de Jevons ou marginale de Marshall. M. Tarde n'en convient pas. Il veut bien admettre que les deux notions ont un point de commun, « c'est qu'elles s'attachent l'une et l'autre à la considération d'une limite ». Mais c'est tout. Après avoir reproduit, d'après M. Charles Gide, l'exemple de Robinson et de ses seaux d'eau, et aboutissant à mesurer l'utilité du dernier élément « à l'intensité du moindre besoin satisfait », M. Tarde s'écrie : « mais cela ne nous dit pas quel sera le prix résultant de cette utilité finale : le problème du prix reste irrésolu ». Parbleu ! il ne s'agit pas là de la formation du prix, mais de la mesure de la valeur chez un individu isolé dans le cas particulier d'une provision de biens en quantité limitée. Mais pour savoir le rôle de cette valeur-limite dans le prix, il faut supposer acheteur et vendeur en présence et combiner leur estimation de la marchandise avec la valeur limite de la monnaie pour chacun d'eux (ce qui revient au même que de faire intervenir leur état de fortune).

Dans le manuel de M. Gide, c'est au paragraphe de la valeur d'échange (livre I, n. IV, p. 79 de la 7<sup>e</sup> édition) que se trouve indiqué, trop sommairement d'ailleurs, l'emploi qu'on doit faire de cette notion dans la formation du prix.

Sa manière de poser la question permet à M. Tarde de prendre le point de vue du *vendeur*, au lieu de prendre celui de l'acheteur. Il se met, par exemple, dans la peau du commerçant qui se demande à quel prix offrir sa marchandise pour la faire acheter, tandis que Marshall, par exemple, aimera à se demander : étant donné tel prix, quelle quantité de marchandise le consommateur achètera-t-il, point de vue tout aussi juste que le précédent.

L'exposé de M. Tarde n'est pas fait sous forme didactique, et il serait déplacé d'y relever des lacunes, des omissions, un défaut de gradation dans les difficultés. Mais tout y est, en somme, très clair, y compris « le couple-limite » (p. 51) dont sourit encore M. Gide, et les exemples sont bien choisis pour démontrer le point capital : que « le prix est dû à une pesée approximative et à une concurrence intérieure de désirs et de jugements ». Ce qu'il y a de plus neuf peut-être dans toute cette partie est le rôle important que M. Tarde fait jouer à l'idée du *juste prix*, qu'il définit : celui auquel on doit s'attendre d'après les idées courantes, d'après la moyenne des opinions reçues.

Le prix n'est que le résultat d'une lutte tout interne. Les luttes externes, c'est-à-dire d'individu à individu, occupent trop de place dans la vie économique pour que M. Tarde les ait négligées dans son étude de l'opposition.

Il en a donné, tout d'abord, lui qui se défend d'être classificateur, une classification des plus intéressantes et des plus instructives en elle-même.

Il distingue : 1° Les luttes entre producteurs qui se subdivisent : *a*) entre co-producteurs d'un même atelier (grève et lockout); *b*) entre producteurs différents d'un même article dans une même nation, c'est la concurrence intérieure; *c*) entre producteurs (nationaux et étrangers) d'un même produit : c'est la guerre douanière; *d*) entre producteurs (nationaux ou étrangers) d'articles différents, lutte trop inaperçue, mais constante et profonde : « car les divers produits industriels se disputent entre eux le *désir* de chaque individu, comme les diverses idées circulant dans l'air se disputent la *croissance* ».

2° Les consommateurs luttent aussi entre eux : *a*) quand il en est qui veulent se réserver la jouissance exclusive de certains articles, soit par égoïsme, soit par vanité; *b*) quand des nationaux veulent s'assurer la consommation exclusive de certains articles et l'inter-

dire aux étrangers : c'est l'histoire des interdictions d'importation et aussi la curieuse histoire de l'industrie militaire ; c) quand il y a conflits d'intérêts entre eux à propos des mêmes articles ou d'articles hétérogènes : « il est fâcheux pour les consommateurs de maïs, de voir se développer la consommation du tabac, plante dont la culture se répand aux dépens de celle du maïs ».

3° Puis les producteurs et les consommateurs luttent les uns contre les autres. C'est ou bien : a) l'action des trusts d'une part, et celle des lois de maximum et des tarifications légales d'autre part ; ou bien b) le résultat des désaccords entre la quantité ou la qualité des produits et la quantité ou la nature des besoins : dans les *crises*.

4° Enfin, il y a les luttes de nature monétaire, telles que a) celles pour l'unification de la monnaie à l'intérieur de chaque nation ; b) ou celles pour la domination du marché international. Dans ces deux cas, « la monnaie est en lutte avec elle-même ». Mais elle peut être en désaccord avec les besoins de la production et de la consommation. Ce sont les crises financières : c) par suite d'un afflux brusque de métaux précieux ; d) ou par suite de la contraction monétaire ; ou bien e) par suite d'une discordance *qualitative* entre la monnaie et l'échange, l'unité monétaire étant mal choisie (« le franc par exemple est une unité trop basse et surtout le *centime*, ce qui complique continuellement et inutilement les calculs ») ou les pièces mal composées.

Il y a là, on le voit, un ensemble des plus curieux, des plus neufs comme ensemble du moins, qui nous fait bien saisir toute l'importance de « l'opposition » dans ses multiples aspects.

M. Tardé passe en revue les diverses espèces de luttes énumérées, mais en s'arrêtant plus ou moins à l'une ou à l'autre. Puis il réserve un chapitre spécial aux crises et aux grèves, luttes aiguës, et un autre aux crises périodiques, qui constituent des rythmes par leur retour plus ou moins régulier. Dans tous le cours de ces pages, et on ne devait pas s'attendre à autre chose, ce n'est pas tant le phénomène lui-même qui intéresse M. Tardé que sa genèse psychologique, l'analyse des mobiles, désirs et jugements, qui en sont les causes. Je ne sais ce qu'il faut ici le plus admirer, de la richesse des aperçus de détail, où les trouvailles fourmillent, ou de la rigueur avec laquelle l'auteur se maintient à son point de vue, l'idée fixe à laquelle il sait tout ramener.

« L'adaptation économique » forme l'objet de la troisième et dernière partie de l'ouvrage.

Qu'est-ce que M. Tarde entend par là ? « Dans les deux premières parties, dit-il, nous avons exposé les *données* d'abord, puis les *problèmes* dont nous avons, dans la troisième, à chercher les *solutions* », solutions d'ailleurs toujours provisoires, car en supprimant certaines oppositions, l'adaptation en suscite d'autres. « Nos trois termes, répétition, opposition, adaptation, forment un cercle en train de tourner sans cesse, jusqu'à épuisement de vie sociale ».

Il y a tout d'abord l'adaptation quantitative et l'adaptation qualitative de la production à la consommation, problème ou plutôt ensemble de problèmes de plus en plus compliqués, par suite de la complication même de la vie économique. Si l'on cherche à classer les solutions de ces problèmes, c'est-à-dire « les institutions où s'incarne l'harmonie économique sous ses divers aspects », on en arrive à distinguer, d'abord l'adaptation interne de l'individu, et l'adaptation sociale des individus, l'harmonie que présente un individu dont la production individuelle concorde avec sa consommation, et celle dans laquelle « il produit des choses... ayant une valeur vénale qui lui permette de satisfaire par l'échange tous les besoins qu'il a et aussi ceux qu'il aura ». Celle-ci suppose nécessairement que l'individu ne laisse pas ses actes productifs ou ses besoins dans l'incohérence, mais qu'il « agisse sur les autres hommes ou les fasse agir, les serve ou se fasse servir par eux, le tout conformément à un plan qu'on a conçu (invention), en vertu de certaines découvertes faites par l'observation prolongée de la nature ». Cela revient à dire qu'il faut la division du travail, et en outre que celle-ci procède toujours « d'un seul et même travail initial, suscité par une invention... C'est toujours dans le cerveau d'un individu que se présente tout d'abord, sous la forme d'une invention, l'adaptation à un but commun d'actes regardés jusque-là comme étrangers ou même contraires les uns aux autres, et ce n'est qu'ensuite que cette invention d'idées s'extériorise et se déploie en une association d'hommes pour la division du travail. La solidarité des innombrables ouvriers métallurgistes, mécaniciens, ébénistes, terrassiers, etc., qui collaborent à la construction d'un chemin de fer, n'est que la projection au dehors et le déploiement d'une liaison étroite établie entre les idées de ces différents

modes d'action par la conception première de la locomotive circulant sur rails ».

L'invention, mère de la division du travail, a de même pour conséquence l'échange, et, c'est pourquoi celui-ci rentre à son tour dans l'adaptation économique : « L'échange est l'harmonie externe des besoins divers, comme la division du travail est l'harmonie externe des divers travaux ».

Mais il y a, en outre, une adaptation négative et une adaptation positive. La première consiste à supprimer les oppositions et notamment, par « la séparation complète des termes opposés, c'est ce que fait le droit en délimitant nettement le domaine des activités individuelles ». De là il suit que l'étude du droit, et spécialement de la propriété, rentre également dans l'adaptation. La seconde « fait en sorte que les croyances et les désirs se confirment et s'entraident » et c'est l'association sous toutes ses formes, « image agrandie et extériorisée de l'invention ».

On voit qu'il s'agit de tout autre chose que des harmonies de Bastiat. M. Tarde précise la différence en quelques lignes que je ne puis m'empêcher de citer encore : « Toute l'économie politique d'Adam Smith et de son école est fondée sur le postulat de l'accord spontané des égoïsmes : de là les *harmonies économiques* de Bastiat. La question est de savoir si les égoïsmes s'harmonisent d'eux-mêmes ou artificiellement. Cette question est tranchée dans un sens opposé à celui de Smith pour quiconque a embrassé dans son ensemble l'opposition économique, qui nous a montré l'hostilité si fréquente et si souvent essentielle, radicale, des intérêts. Il s'ensuit que l'harmonisation des intérêts ne peut être obtenue que moyennant des artifices. Ces artifices sont les inventions ».

C'est sous le titre de *l'imagination économique et ses développements* que M. Tarde fait la théorie de l'invention. Il en détermine tout d'abord les conditions psychologiques et extérieures, puis les conditions sociales. Il revient sur le côté accidentel et individuel des inventions avec insistance, parce que c'est une idée méconnue et qui lui est chère. Il distingue deux grandes classes d'invention économique : l'invention industrielle, qui consiste en transformations de matières premières par le travail, et l'invention commerciale, qui consiste en déplacements des produits. Il montre comment la première, en harmonisant de plus en plus les désirs de chacun, fait de moins en moins servir l'homme par l'homme et de

plus en plus l'homme par les forces naturelles, et, en passant, il prend, contre Sismondi, la défense des machines. L'imagination commerciale l'amène à parler des moyens de transport et spécialement des chemins de fer, agents actifs d'harmonisation sociale.

Le chapitre sur la propriété qui vient ensuite soulève la question du collectivisme. « La question de la propriété, à notre point de vue, dit M. Tarde, se présente sous deux aspects : la propriété peut être envisagée d'abord, comme un moyen d'adaptation négative de l'homme à l'homme, ou un groupe d'hommes à quelque autre groupe d'hommes, dont les volontés et les jugements cessent, grâce à elle, de s'opposer. Elle peut être considérée comme un moyen d'adaptation positive de l'homme et de la terre, de l'homme et d'un capital, à la production des richesses ».

Cette double adaptation serait-elle mieux réalisée par le collectivisme que par la propriété privée ? M. Tarde n'hésite pas à répondre non. Aussi bien pour la terre que pour les capitaux, il demande le maintien de la propriété privée et de l'hérédité. Il s'arrête un instant à mettre en relief les difficultés qui surgiraient *entre nations* de l'établissement du collectivisme : elles se résument en ceci que « l'attachement de l'homme à sa terre étant supprimé, la rivalité des hommes en vue de la terre serait redoublée et produirait un déracinement général des plus redoutables au point de vue de l'harmonie et de la félicité générales ». Effleurant la question de la rente, M. Tarde fait voir à nouveau qu'elle n'est qu'un cas particulier d'un phénomène général et que les profits de l'industrie y sont, en certains cas, tout à fait comparables.

Son opinion générale se résume ainsi : « La propriété individuelle, telle qu'elle s'est créée et développée historiquement, est une répartition du sol qui laisse infiniment à désirer, et il n'est nullement impossible — ni même malaisé — d'imaginer quelque chose de mieux. Mais ce serait folie de faire table rase de cette institution pour la remplacer. Il faut *tableur* sur elle comme on table sur l'existence des villes, c'est-à-dire l'utiliser en la réformant ». Il n'esquisse pas, malheureusement, le plan de cette réforme.

M. Tarde n'a pas consacré d'étude spéciale à la division du travail, parce que ce sujet, « au point de vue qui l'occupe (l'adaptation), peut être considéré comme épuisé par les écrits des économistes » — et avant tout de Karl Bücher.

Par contre, il a senti le besoin de reprendre la question de l'échange. Il nous donne, sur ses origines, quelques pages très instructives. Après avoir signalé l'intérêt qu'il y aurait à observer la naissance de l'échange chez les enfants, par exemple dans une cour de collège, il nous retrace, d'après le récit des explorateurs et des navigateurs depuis Colomb, les commencements d'échange entre civilisés et sauvages, et c'est pour soutenir que le don ou le vol précèdent en général l'échange. L'échange ne provient pas de l'égoïsme, mais « d'une réciprocité de présents, c'est-à-dire de l'altruisme contagieux et mutuel... L'hospitalité donnée à l'étranger précède toujours le commerce avec lui, et l'hospitalité réciproque a peut-être été la forme la plus antique de l'échange. A coup sûr, elle a été l'une de ses formes primitives et des plus fécondes ». M. Tardé esquisse ensuite une évolution de l'échange, à travers les formes de l'économie domestique, urbaine, nationale, puis il revient encore, mais au point de vue de l'adaptation, sur le libre échange international, qu'il envisage comme le régime d'un avenir éloigné.

L'association est une autre forme de l'adaptation économique, association implicite comme dans ce qu'on appelle communément division du travail, association expresse et consciente, comme quand il s'agit de multiples espèces de sociétés à but économique. Je note, au début de ce chapitre, l'adhésion de M. Tardé à un bon nombre de notions d'idées et de classifications adoptées par Karl Bücher, et j'en suis ravi, car ces deux grands esprits sont faits pour s'entendre. M. Tardé passe en revue un certain nombre de formes d'associations anciennes et modernes ; il consacre quelques pages à sa thèse que toute « association est sortie du cerveau d'un homme », et après une classification, encore, des associations, il termine par des vues d'avenir d'un optimisme consolant et d'une grande élévation.

Le chapitre final est une esquisse d'une théorie de la population, qui ne se rattache guère à l'adaptation économique, mais qui reprend le problème, au contraire, au point de vue de la répétition (propagation de la population) et de l'opposition.

On ne me reprochera pas, j'espère, d'avoir consacré tant de pages à l'analyse d'un tel ouvrage, maintenant qu'on en sait le contenu. Je n'en aurai aucun regret, pour ma part, si j'ai suscité chez quelques lecteurs de cette *Revue* le goût de l'étudier, de le pénétrer.

L'économie politique de M. Tarde apporte un nouvel aliment aux disputes sur la méthode, puisqu'elle venge brillamment la méthode déductive d'un mépris très général — plus apparent et plus illusoire que réel d'ailleurs. Et cependant, elle utilise avec tant d'habileté et d'à propos les résultats de l'observation inductive, historique, ethnographique, statistique, qu'on ne peut pas dire qu'elle soit la continuation pure et simple de la vieille école.

Elle vient compléter et raffermir avec un rare bonheur les enseignements de l'école autrichienne, des mathématiciens, et aussi de ce psychologue pénétrant qui est en même temps un historien de premier ordre, de Karl Bücher.

Par sa liaison étroite avec un système de sociologie générale, elle confirme à certains égards le point de vue que Schmoller a adopté dans son grand traité, et qui consiste à rattacher de plus en plus notre science à la science sociale.

Elle rappelle vigoureusement l'économie politique à son objet, qui est l'homme, en définitive, mais elle la délivre des banalités, des vues étriquées et infécondes d'une psychologie surannée pour lui offrir les ressources nouvelles d'une psychologie supérieure et plus concrète, plus positive en même temps.

D'autre part, si elle emprunte aux anciennes écoles leur méthode elle s'en sépare infiniment par le fond même de sa doctrine, qui est l'antipode de l'individualisme radical des orthodoxes. Sans doute, elle ne nous conduit pas au collectivisme et elle garde vis-à-vis du socialisme d'Etat la prudente réserve qu'on attend d'un Français. Mais elle est pénétrée jusqu'au fond du « solidarisme » de l'école nouvelle; elle repose sur l'idéal d'une société où la sympathie et le don de soi-même, non l'égoïsme, sont les mobiles cardinaux et où le règne de la paix et du droit, de l'intellectualité et de la beauté, assurent le progrès indéfini.

Il me semble qu'il y a là un ensemble d'opinions et de points de vue dignes d'attirer l'attention de tous les économistes.

Ce que je n'ai pu faire sentir — parce qu'il m'aurait fallu trop citer — c'est le charme pénétrant du style, la richesse éblouissante du détail. On peut ne pas admettre les idées de l'auteur, on peut le sentir parfois s'éloigner, fuir en une course désordonnée, dans l'oubli de soi-même et des autres — on ne peut s'empêcher de l'admirer toujours, de reconnaître l'originalité de bon aloi d'un esprit qui s'est fait lui-même, dans la réflexion solitaire et hau-

taine, — d'un esprit aussi auquel aucun domaine de la science n'est étranger. J'imagine aisément qu'on n'accueille pas la moitié de ses opinions; je ne conçois pas qu'après avoir lu et compris ses ouvrages on ne l'aime pas un peu comme on aime un grand artiste, par ce qu'on sent de génial en lui. Pour ma part, chaque fois que je ferme un nouveau livre de M. Tarde, j'éprouve le même sentiment qu'au départ d'un ami, à la campagne, après quelques jours d'intime et bienfaisante conversation. Il possède une éloquence souveraine : celle qui s'adresse tout droit au fond de l'âme, parce qu'elle vient du fond de son âme à lui, et avec cette mesure et ce goût qui sont au suprême degré des qualités françaises.

L'impression générale que laisse ce livre est celle d'une majestueuse et harmonieuse forêt. Elle a des allées grandioses, des perspectives infinies admirablement ménagées; elle offre à plus d'un endroit la merveille d'arbres démesurés; elle réserve souvent autant d'étonnement que de joie; elle foisonne d'essences rares et variées; elle a des clairières, et aussi des lacunes. Mais elle présente des matériaux sans nombre pour les constructions futures.

Je serais bien étonné si, dans les transformations qui s'annoncent de tout côté imminentes, de l'économie politique comme science, on ne recourait de plus en plus à cet inépuisable fonds que nous a dévoilé M. Tarde. On aime à penser que, professeur au Collège de France, il a des élèves qui sauront mettre à fruit et développer ses conceptions souvent un peu sommaires. On aime à penser aussi qu'il n'écrirait plus aujourd'hui la dernière phrase de la préface de ses *Lois de l'Imitation*, où il se consolait d'avance de ne pas récolter de succès en songeant à l'oubli dans lequel on laissait Cournot. Lui aussi, il est un économiste et un sociologue « hors cadres, un Auguste Comte épuré, condensé, affiné », mais je lui garantis « qu'il ne pense plus dans l'ombre ».

Ernest MAHAIM.

---